L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

JEUDI 29 JANVIER 1885.

BULLETIN ARTISTIQUE.

III

Par bonheur nous voilà revenus de notre dernière peur ; nous avons fait l'inventaire de nous-mêmes et nous nous retrouvons au complet ; pas une fracture, pas un lambeau de chair enlevé. Tout compte établi, ni mort, ni blessé; le seul plâtrage d'une galerie du théâtre St-Charles a souffert. Remède facile à porter. Tout est bien qui finit bien.

Il est clair — et cela va de soi, n'est-ce pas? — que les historiettes ont pris leur vol ; grande vitesse. Chaque tête à imagination aura eu la science, et beaucoup, même de ceux qui n'assistaient point à la représentation de *La Traviata*, mardi soir, beaucoup ont poussé au noir le tableau.

Ce qu'il y a d'historique, ce qu'il y a de certain, c'est que durant quelques instants la déroute était grande ; c'était par grappes énormes que l'on débouchait et qu'on cherchait à gagner la rue ; si bien qu'aux jeunes, la foule trouvait malaisément à se dégager, à s'ouvrir passage. Vous interrogiez sur les causes de cette fugue et les visages demeuraient muets; et ceux qui dépossédaient l'entr'acte au dehors, se demandaient, après avoir vainement essayé de franchir les entrées obstruées, s'il s'agissait d'un incendie ou de quelque rixe sanglante.

A un écroulement nul ne songeait. Du reste il paraît établi après enquête qu'il n'y avait aucune raison de redouter un sinistre de ce genre; sinistre effroyable entre tous et dont nous eûmes autrefois le spectacle terrifiant au théâtre d'Orléans. Dieu me garde de revoir jamais pareille scène ; le seul souvenir en cause le vertige.

Le soir de ce drame affreux, je fis une remarque et je la consignai le lendemain dans les colonnes d'un journal d'alors:

Le Courrier de la Louisiane : Les femmes avaient donné, au milieu du danger, et quel danger! un grand exemple de présence d'esprit, de sang-froid. En cela elles s'étaient montrées très supérieures aux hommes. Grâce au calme que conservèrent la plupart d'entr'elles, en face de débris accumulés, de victimes relativement nombreuses, d'une menace d'incendie, bien des malheurs furent conjurés. Nous fûmes du moins préservés de cet écrasement inévitable que causent les foules affolées en encombrant les dégagements.

Certes l'accident de mardi soir n'a rien de commun avec la catastrophe que je rappelle ici; mais cependant les alarmistes étaient en trop grand nombre au St-Charles, et chacun d'eux, égaré par ses propres craintes, doublait celles des autres par mille et un rapports fantaisistes. Eh bien, une fois de plus, au sein de cette confusion, de cet inconnu dont on grossissait les menaces, les femmes ont été infiniment moins troublées que les hommes. Grâce à Dieu, la plupart d'entr'elles sont restées résolument à leurs places, ont refusé de se précipiter aux portes, où elles auraient créé un danger qui n'existait point.

Mais si trop de spectateurs se sont hâtés de passer la rue, de demander un refuge à la rue, il est d'autres individus qui de cette rue, et en allant contre le flot des personnes se portant au-dehors, se sont fait chemin jusqu'à l'intérieur de la salle. Ceux-là, bien entendu, n'appartenaient pas au public de cette soirée. Non, se sont gens toujours aux agnets et qui cherchent butin en se mêlant aux foules qui stationnent ou s'écoulent.

Or dans le pêle-mêle qui faisait rage, vous le pensez bien, les préposés aux portes n'agissaient plus, impuissants qu'ils auraient été. Donc il était facile d'arriver sans contremarque aux stalles ou au dress-circle.

C'est la fantaisie que se sont passée les aimables sequins dont je parle ici.

Si bien que main basse a dû être faite par ces oiseaux diletantati sur plus d'un objet de valeur. J'ai vu, pour ma part, plus d'une victime occupée à chercher tel ou tel article absent; effort inutile. En pareil cas, le "cherchez et vous trouverez" du Livre-Saint, n'a pas son application.

Les grinches ont cueilli un peu partout, me rapporte-t-on, et comme je vous le disais hier, mon modeste pardessus a failli deux fois faire partie de la cueillette.

L'humanité se répète, a-t-on souvent écrit ; c'est surtout dans ces turpitudes, faudrait-il ajouter.

Ce fait du vol s'était aussi multiplié à la date de l'effondrement des galeries du théâtre d'Orléans. Je me souviens qu'au milieu des ténèbres de la salle, au milieu des cris et des sanglots, des misérables arrachaient boucles d'oreilles et bracelets aux bras et aux oreilles de femmes évanouies ou immobilisées dans leurs loges par la terreur.

Gens pratiques, dont l'espèce n'est pas perdue ; nous l'avons vu mardi.

Les méchants bruits se répandent vite. Sous le prétexte de quelques plâtras tombés des secondes on avait dit que certaines parties du théâtre menaçaient de s'écrouler, qu'il y aurait véritable imprudence à s'y aventurer. La rumeur s'est propagée en grandissant ; elle a pris une gravité telle que M. Bidwell—un administrateur prévoyant qu'il est—a recours immédiatement au moyen le plus sûr pour rassurer le public, inutilement inquiété.

Il est en appelé à des experts ; ceux-ci ont examiné les lieux, et après une inspection minutieuse, ont déclaré que le théâtre St. Charles est dans les meilleures conditions de sécurité. On lira dans une autre partie de l'*Abeille* les lettres à ce sujet. Elles sont signées de noms dont on ne contestera pas la compétence : MM. James Freret, Louis H. Pilié, A. Kalinski et Chas. W. Grandjean.

Néanmoins la mauvaise nouvelle avait fait chemin, et le contre-coup en a été ressenti hier. La recette a été insignifiante ; il faut évidemment attribuer au malaise des esprits, à la crainte, cette abstention presque générale.

Maintenant que voilà le public rassuré, il reprendra sans nul doute la route de ce théâtre où chante une troupe dont l'ensemble est sûrement très satisfaisant ; qui possède la première cantatrice de l'époque et plusieurs sujets de haute distinction.

— C'est le 27 novembre 1873 que Mme Fursch-Madi chanta pour la première fois ici, à l'Opéra, le rôle de Leonore du *Trouvère*, avec Gueymard et Davoyod ; elle la reprenait hier au St. Charles.

Notre public a de la mémoire ; il l'a prouvé de nouveau hier par l'accueil qu'il a fait à la cantatrice, après son absence de plus de dix ans. Cette réception a produit un vif effet sur elle ; elle y a puisé un encouragement puissant qui ne se mieux affirmer dans l'ouvrage qu'elle représentait.

Mme Fursch-Madi est dans la plénitude de ses moyens ; et même je ne crois pas me tromper en écrivant que sa voix a acquis du volume, de la largeur dans le médium. Tous les registres, d'ailleurs, en ont été également travaillés, sont bien posés. Le développement s'en fait avec une aisance extrême ; on sent, en la suivant, qu'elle ne faiblira à aucun des degrés de l'échelle. Etendue et volume sont là.

A l'époque où Mme Fursch-Madi fut présentée au parterre de la Nouvelle-Orléans, elle était déjà un type de chanteuse dramatique, de Falcon ; mais avec sa nouvelle à la scène, elle y avait parfois des hésitations, elle n'osait pas assez. Depuis lors, le temps a fait son œuvre, œuvre excellente en cela. Enhardie par l'expérience, animée par le succès—succès obtenus sur les plus importantes scènes—elle s'est mieux rendu compte de sa valeur, et a compris qu'au théâtre aussi parfois la fortune sort l'audace.

Aujourd'hui les hésitations ont disparu, elle se livre, elle donne tout ce qu'elle peut donner.

Or, comme elle a l'intelligence du drame lyrique, comme elle en possède surtout le tempérament, elle arrive aux effets marqués. Ce que parfois elle ne faisait qu'indiquer, elle l'accentue maintenant ; elle ressent ce qu'elle chante et communique ses sensations à son auditoire.

Dès sa première scène Mme Fursch-Madi a, pour ainsi dire, posé son succès. La contexture du morceau n'est cependant pas exactement celle qui caractérise les morceaux destinés au répertoire de la Falcon proprement dite, au sens français tout au moins. Si l'andante, si les couplets en conviennent à ce genre ; l'allegro a de ces allures qui vont mieux peut-être à la chanteuse légère.

Ce double caractère n'était pas pour gêner l'artiste.

Dans l'andante qu'elle a chanté mezza voce, j'ai retrouvé ce sentiment des détails que je lui connaissais. Elle a dit ce premier morceau avec chaleur et passion; le coloris en était chaud, distingué. A l'allegro, la voix, ample tout à l'heure, prenait son vol ; la chaleur restait toujours, mais le brio s'y ajoutait ; brio qui ne prétend point aux virtuosités de la chanteuse légère, mais qui a son prix.

Le trio de ce même tableau a continué le succès. Ce n'était pas seulement la voix traduisant sans effort les belles pensées musicales que Verdi a répandues dans ce tableau supérieurement traité, c'était aussi l'accent qui leur prête leur sens entier ; qui en fait ressortir les douleurs, le drame, et cela d'une façon continue, sans un moment de détaillance.

Et puisque j'ai écrit ce mot défaillance, j'ajoute que la voix de Mme Fursch-Madi est de celles qui ont le don d'échapper à la fatigue. Mieux encore, à mesure que l'ouvrage avance, elle s'échauffe, elle acquiert des clartés qu'elle n'avait peut-être pas au commencement. Qualité précieuse au théâtre.

Si une sorte de voile existait au début, ce voile se déchire ; le grand jour se fait par la succession même des situations. Le trio a été l'une des meilleures réussites de la soirée; il m'a remis en mémoire les bravos qu'elle y partagea si fréquemment au temps de son premier engagement ; mais ce n'est point là que l'effet a été le plus décisif pour la chanteuse.

Je l'attendais à la scène de la tour, et là elle a achevé la conquête de son public conquête déjà si bien commencée. Ici se placent les grands mouvements ; ici la flamme du rôle.

Toute cette scène a été chantée et jouée avec âme, avec vigueur. Dans ces situations extrêmes le talent de Mme Fursch-Madi est comme chez lui. Elle y a trouvé des accents d'un pathétique vrai, pénétrant.

Si l'étude et le contact des grandes scènes ont développé chez la cantatrice qui m'occupe et les cordes vocales et la façon d'élargir la phrase, de la colorer, le style enfin, ils lui ont valu aussi un jeu beaucoup plus en dehors, plus chaud, plus sapiteux. Le temps n'est plus où l'on se payait du seul chant sur la scène de l'opéra.

Aujourd'hui l'artiste lyrique qui ne donnerait à son public que des qualités de voix et d'exécution, ne pourrait faire longue carrière au théâtre ; vite on le renverrait au concert.

Mme Fursch-Madi l'a compris, et voilà que la chanteuse est revenue complétée par une actrice qui fréquemment rencontre de ces élans qui emportent une salle, et en faveur des quels on est souvent indulgent à des inégalités de chant.

Mme Fursch-Madi a été rappelée plusieurs fois au cours de la soirée. La voilà en possession d'un succès qui est une reprise de ceux qu'elle remportait en cette même ville, il y a dix ans, et qui lui ont ouvert la large route où elle est maintenant engagée, et où elle demeurera longtemps, s'il en faut croire la fraîcheur et la solidité de sa voix.

—Le rôle d'Azucena, est, à mon sens, l'un des moins favorables qui soient au théâtre. Ce n'est donc pas dans celui-là que Mme Scalchi peut donner la mesure exacte de sa valeur. Néanmoins il suffit de l'y avoir entendue pour juger qu'elle a l'avance d'une belle voix de contralto. En voilà bien le timbre, en voilà bien les sonorités profondes, amples, vigoureuses. D'un bout à l'autre de l'échelle les notes en sont pures, sympathiques ; pas une fausse, pas un passage âpre, rude. Tout cela est nourri, chaud, homogène, moelleux. Aucune de ces qualités qu'on rencontre souvent dans ce timbre. Energie et tendresse sont là ; seulement parfois une intonation douteuse.

Plusieurs phrases fort joliment traitées m'ont été la preuve que Mme Scalchi a sérieusement étudié; des sons très bien posés, habilement menés sont le témoignage que son éducation musicale a été confiée à bonne école. Je le répète, pourtant le cadre d'Azucena — ingrat d'abord—est trop étroit pour elle.

Elle ne peut s'y développer suffisamment; elle y est contrainte. Demain nous l'entendrons dans le rôle redoutable d'Arsace; là elle pourra donner carrière à des moyens évidemment très amples; nous aurons le dernier mot de l'artiste que le public a du reste applaudie avec entrain dans chacun de ces morceaux.

La voix de M. Cardinali, ténor, paraît avoir fait merveille sur la salle d'hier. Il a été rappelé et bissé après l'air de bravoure du troisième acte ; le faucon s'est lui a valu une victoire éclatante.

Si la mission du critique se bornait seulement à une constatation de fait, je m'arrêterais ici. Mais nous avons le devoir d'aller plus loin, d'exprimer notre opinion, vaille que vaille.

Eh bien, je me risque à écrire que je dois faire des réserves à l'endroit de cet artiste. Sa voix est longue incontestablement, elle a du corps, elle a un certain éclat dans les notes sur-aiguës, mais même à ces hauteurs qu semble affectionner M. Cardinali, elle a quelque chose de nasal. De la sonorité, mais manque de chair, comme disent les Italiens.

Le medium est gêné, insuffisamment timbré; le son en est cotonneux ; on dirait qu'il passe par un conduit capitonné. Et puis—est-ce là l'effet d'un début ?—un tremolo constant, du chevrotement enfin.

Enfin l'artiste, trop préoccupé des vigueurs, des coups de force, est quelque peu négligent des nuances. M. Cardinali est, j'imagine, un débutant dans le chant. Qu'il se mêle de ce chevrotement que je signale ; c'est l'ennemi. Et puis, se mettre en garde contre les notes trop longtemps tenues. Cette voix a besoin d'être disciplinée.

Voix incomplète aussi que celle de M. de Pasquale le baryton.

De grands efforts chez le chanteur quand il arrive à l'aigu. Parfois à ce registre il se livre comme à une extraction difficile de la note ; vice d'émission peut-être. De bonnes choses dans le medium ; quant au chant il manquait hier de colorie. Attendons.

Je suis arrivé trop tard pour entendre M. Manni, basse ; je suis donc obligé de garder le silence à son endroit.

Ce soir *Mireille*, dont le rôle principal a été étudié par Mlle Nevada, sous la direction de Gounod, le compositeur de cette délicieuse partition. Elle y introduit une mélodie de *La Perle du Brésil*, de Félicien David; cette page est, paraît-il, l'une des meilleures de son répertoire.

Les autres rôles seront chantés par MM. Vicini, De Anna, Cherubini, Manni; Mmes Scalchi, Calvelli et Saroggia.

La Farandole sera exécutée par Mme Malvina Cavalazzi et le corps de ballet.

L. PLACIDUS CAMONGE.

—Voir nos colonnes d'annonces pour le programme des représentations de la troupe d'opéra italien.

BAL.—Le Bataillon Washington Artillery donnera un bal le 12 février prochain, dans sa belle salle de la rue St Charles. Morel pour l'invitation que nous avons reçue ; véritable œuvre d'art dont nous reparlerons certainement.

PROMOTION.—Nous apprenons que le lieutenant Encarnacion Payen, chef de la Musique Militaire Mexicaine, dont les succès ne se comptent plus ici, vient d'être nommé capitaine. Promotion bien méritée et que nous sommes heureux d'annoncer au public. Nos félicitations à l'éminent artiste.

ACADEMIE DE MUSIQUE—*For Congress* vient chaque soir un succès à M. John T. Raymond. L'ouvrage restera donc sur l'affiche jusqu'à la fin de la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.—Depuis la venue de Mlle Aimée la salle ne désemplit pas. Ce grand succès est amplement mérité par l'artiste et par la pièce *Mam'selle*.

L'ouvrage sera joué aujourd'hui en Matinée et le soir.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Hier, à trois heures de l'après-midi, le palais principal présentait un aspect à la fois compact et curieux. Il y avait environ 15,000 visiteurs d'élite dans les bâtiments de l'Exposition, la plupart venus pour assister aux cérémonies officielles de la cession temporaire de la cloche historique de la Liberté de Philadelphie à la ville et à l'Exposition de la Nouvelle-Orléans.

Nous avons remarqué sur l'estrade officielle du *Music Hall* une foule de notabilités américaines et étrangères : le maire J. V. GUILTOTTE, le général GLYNN et ses aides-de-camp, Mgr EULOGIO GILLOW, président de la commission mexicaine, les officiers et les commissaires délégués par le Mexique, l'état-major de la corvette mexicaine *Independence*, en grand uniforme ; M. le consul suppléant de France, MAURICE TRUY, M. BUISSON, délégué du ministère de l'instruction publique de France, M. l'ingénieur FLATTEAUX, M. GOSSLING et beaucoup d'autres personnes de marques accompagnées de leurs familles.

A trois heures précises, le major E. A. Burke arrive, et les cérémonies de présentation de la cloche de l'Indépendance commencent devant une assistance de plus de dix mille personnes, à laquelle on fait prendre patience les musiciens mexicains par l'exécution de quelques-uns de leurs morceaux de choix.

A 3 heures et demie le maître des cérémonies du jour présente au public l'honorable JOHN E. G. PITKIN, marshall des Etats-Unis, qui harangue l'assistance en un discours d'une rare éloquence et fait entendre les accents d'un patriotisme ému à propos de la remise temporaire de ce glorieux vestige de notre âge héroïque, par la ville de Vermont fraternel" à la métropole du Sud.

Bienvenue soit cette cloche, dit-il. Son envoi nous est le garant de la sincère amitié que nous portent nos frères du Nord. Elle seule peut vraiment leur remoyer les cœurs du Sud. De même que dans son âge, rien tif, aux jours de ses débuts, elle leur sonna le tintement d'un affranchissement à la population étrangère, elle peut aujourd'hui dans son âge mûr, et quoi qu'elle soit maintenant sphère leur témoigner l'intérêt plus vif de la liberté recouquise, malgré les querelles domestiques et intérieures.

Les artistes mexicains ouvrent les applaudissements de l'auditoire de leurs accents harmonieux et après une audition musicale, la parole est donnée au général GLYNN, ancien maire de Philadelphie, qui avec une autorité différente ne fait que paraphraser l'orateur précédent.

"Par une singulière coïncidence, dit cet orateur, l'arrivée de la relique historique de Philadelphie a coïncidé avec le 25me anniversaire du jour de la sécession de la Louisiane de l'Union américaine. Sans s'attarder dans des considérations sur cet aspect vrai, en vertu duquel le cœur coïncidences toute de hasard, c'est l'union indissoluble qui rassemble aujourd'hui, dans ce temple de la concorde, tous les représentants du travail et de l'industrie des Etats-Unis.

Votre vénéré compatriote, a dit ajouté en parlant de Jefferson Davis, a reconnu lui-même, avant-hier, que les temps étaient venus où la raison devait se substituer à la passion, et que les hommes qui constituaient l'élite des combattants honorables pouvaient se faire rendre justice avec équité.

Quel plus bel hommage de notre admirable état de pacification et d'union éternelle pourrions-nous décrire de la part d'un acteur vivant de notre histoire ? Je ne saurais, déclare-t-il, que ce voyage de notre cloche historique à travers les Etats-Unis serait le cœur défaillant de la dévoiée et de sécurité de l'union fraternelle entre les Etats du Sud et du Septentrion."

Il s'échange alors un colloque, sur l'estrade officielle, entre le major E. A. Burke et les représentants de la ville de Philadelphie. Malgré la vigilance ordinaire de M. JUDSON, chef du service de la presse à l'Exposition, les 3 tables privilégiées des *reporters* sont insuffisantes pour le nombre des journalistes orléanais présents et cette circonstance nous a empêché de stéréographier les paroles échangées *mezzo voce* entre les personnages officiels.

Le directeur général prend ensuite la parole et félicite les membres de la Commission Universelle et Internationale des progrès sans nombre. Il voit dans ce témoignage de fraternité d'une des plus grandes et des plus intelligentes villes du Nord des Etats-Unis l'indice certain du patriotisme, avec le quel l'Union tout entière soutiendra l'Exposition de la Nouvelle Orléans. Il fait ressortir le côté glorieux de notre grande manifestation pacifique et industrielle et s'applaudit d'avoir vécu assez longtemps pour voir s'apposer ce sceau indestructible et immémorial à l'union sincère et définitive de toutes les parties du territoire américain.

La musique mexicaine joue alors le *Hail Columbia* et tout le monde se lève en signe allégresse patriotique. Ces gracieux artistes d'outre Rio Grande exécutent ensuite une ouverture spéciale : *Liberty Bell*, composée par le chef de musique, M. LA ENCARNACION PAYEN, et dans laquelle le compositeur lui-même joue de son cornet la plus grande partie du chant. Le public applaudit cette audition dont la savante harmonie imitative laisse deviner l'intention, et le major E. A. BURKE annonce du reste à l'assistance que le morceau qui vient d'être joué lui a été remis avant-hier soir seulement à titre de souvenir par M. E. PAYEN.

Les rangs de la foule immense commencent vers 5 heures à s'éclaircir peu à peu. L'orchestre officiel joue le *Star splangled Banner*, puis la *Marseillaise*, fort applaudie. En présence de la sympathie que leur octroyait l'assistance, les musiciens jouèrent leur propre hymne national que la courtoisie et la gratitude du public accueillent de trois *hourrahs* enthousiastes. Ils répondant à ces acclamations par l'exécution du chant chère au Sud : *Nay dayn the South In Dixie* : puis comme les rappels et les applaudissements ne cessent pas, ils jouent encore leur *bolero* favori *El Niño*, à la suite de quoi le major E. A. Burke prend sur lui, par humanité, sans doute, de déclarer la cérémonie terminée.

Il faut reconnaître du reste avec justice, que l'éclat extérieur des cérémonies de cette semaine, à l'occasion de la réception de la glorieuse cloche de l'Indépendance, a été dû, la plupart du temps, au concours dévoué et intelligent que nous ont prêté les artistes admirables d'une nation voisine et amie. La Nouvelle-Orléans n'oubliera pas d'ici longtemps les noms de ces amis d'outre-Rio-Grande: du Mon E. GILLOW, de ses aides-commissaires, du chef de musique EN-CARNACION PAYEN, ni de ses sympathiques et intelligents auxiliaires.

Il nous est resté peu de temps pour constater bien à loisir les progrès de toutes sortes dont témoignent journellement les galeries américaines et étrangères. Dans la galerie de France, toutefois, au centre du premier carré de l'entrée nous avons considéré avec intérêt une haute armoire ébène et or, occupée par une maison de chaussures de Paris, d'une marque renommée. Les lignes hautes de ce solide vitré sont occupées par une décoration en découpages argent et or de fort bon goût. Au centre de cette ornementation un peu classique, l'on distingue le vieux trèfle de Lutèce avec la glorieuse devise que les derniers revers de la France n'ont pas effacée, au contraire: *Fluctuat nec mergitur*.

L'exposition de chaussures placée dans cette armoire à jour est disposée en pyramide quadrangulaire. Sur la face Nord, nous voyons d'immenses bottes de chasse à courre, comme celles que portaient le roi Henri et les disciples royaux de Saint-Hubert. La peau est d'un grain blanc chagriné et quadrillé appellant un peu le cuir de Russie. On comprend presque que, chaussé de ces appareils, l'on puisse écrire insouciamment à sa reine :

Madame il fait grand vent, et j'ai tant six toupe.

Sur les étagères sont d'autres chaussures d'homme aussi fortes que élégantes, tantôt fines et élégantes. Quelquesuns de ces objets même ne sont qu'à demi ou qu'aux trois-quarts achevés, pour montrer sans doute les divers degrés et étapes de leur fabrication.

Il y a encore, sur deux autres façades de cette pyramide à base carrée, bien d'autres types de chaussures d'hommes à remarquer, comme des bottes vernies à l'écuyère, des demi-bottes à revers pour jockeys, des bottines aux guêtres élégantes, etc.

Mais ce que nous devons signaler principalement, c'est la façade consacrée aux articles de dames. Il y a là des bottines féminines, la plupart du temps en satin chatoyant, dignes de fixer l'attention de jeunes Lousianaises.

Nous aterons entre autres une paire en satin grenat d'une nuance éclatante et troublante,—la teinte qui convient à une Ariane courroucée, à une Ménéda privée. Puis une paire en satin grisperle, aux nuances plus douces et plus fondues sur laquelle manque seulement la décoration d'hyménée qu'on emprunte à une branche fleurie de nos orangers.

Notez qu'on y voit encore des mules mignonnes et ravissantes, de minaudes babouches pour nos élégantes créoles et que Cendrillon elle-même n'eût pu chasser. Nous devrions vous parler encore d'une paire de mules couleur puce, et brodées de perles communes, puis d'une paire de bottines de satin vert Naïade qui conviendrait à une évocation d'une divinité fluviale; mais nous préférons, pour tout clore, conseiller à nos lectrices de faire comme nous, d'aller visiter cette vitrine parisienne, placée à la tête de la section française.

Nous serions injustes du reste, si nous n'ajoutions pas que cette installation est redevable en grande partie de l'heureux agencement de tous ces détails à l'expérience consommée et à l'habileté mâtrie de l'installateur favori des plus grands exposants : M. BEAUVAL, qui sait mettre le cachet de son bon goût partout où il passe.

Le comptoir de vente des numéros de l'Abeille est installé dans la galerie des machines du Main Building un peu en arrière de la section française, auprès de l'estrade de la grande distance de Williamantic. (Poteaux G. 15 et FF. 14)

Un Gascon renforcé racontait devant quelques personnes une histoire de chasse tellement invraisemblable que des protestations générales s'élevèrent.

—Vous ne me croyez pas! s'écria-t-il. Rien de plus vrai pourtant : le fait s'est passé il y a dix ans, le 31 novembre.

Eclat de rire universel.

—Ah! elle est bien bonne! a-t-on fait de tous côtés. Justement le mois de novembre n'a que trente jours.

Alors, le Gascon, sans se déconcerter : —Pas cette année là!

Catarrhe chronique.

C. W. Mellier, 406 South Fourt street, St. Louis, âgé de vingt ans, souffrait beaucoup d'un catarrhe chronique qui était devenu inquiétant. Lorsqu'il se confia aux soins du Dr Hartman, il y a deux mois, celui-ci lui dit qu'il lui faudrait six mois pour le guérir. Mais l'amélioration a été plus prompte que ne le pensait le docteur et déjà la maladie est complètement enrayée. Avant le traitement il lui était impossible de respirer du nez; maintenant il le peut facilement, et il le doit au PERUNA.

James Dann, 1310 Gay street, St.-Louis, avait un catarrhe depuis 1870. Voici ce qu'il a dit à notre reporter: "J'ai pris la maladie à Memphis. Ma femme en souffrait aussi, elle la gorge, et fut la première atteinte, puis à la suite elle déclara une mauvaise toux. Je consultai plusieurs médecins qui déclarèrent que j'avais une maladie de foie ; l'un d'eux m'assura que ma toux provenait de palpitations du cœur. Je n'ai rien pu faire pendant toute l'année qui vient de s'écouler. Je perdais haleine quand il fallait monter un escalier et mon cœur battait avec violence. Quant à l'appétit, il était à peu près nul. Après avoir mangé j'étais pris d'une toux si forte que je ne pouvais rien faire. Il m'était impossible de dormir sans être essoufflé. Il y a cinq semaines j'allai voir le Dr Hartman, et aujourd'hui je ne tousse plus ; c'est une complète transformation. J'ai été traité au moyen de PERUNA.

George Sauerbaum, 1929 Carr street, St. Louis, est un ancien client du Dr Hartman. Il dit qu'il a atrocement souffert d'un catarrhe de la tête et des poumons, mais qu'il est maintenant à peu près guéri, les poumons fonctionnant d'une façon normale et les douleurs à la tête ayant presque disparu. M. Sauerbaum est pénétré de reconnaissance envers le Dr Hartman ; il affirme que le PERUNA peut guérir toutes les maladies imaginables.

J. P. Richebart, de Cumberland, Maryland, surintendant du B. & O. R. R. Co's Hotels (conducteur depuis vingt-huit ans sur le chemin de fer Baltimore et Ohio, et ayant seis pharmacien), écrit: "Dr S. B. Hartman & Co., Columbus, O. Je n'ai employé qu'une bouteille de PERUNA entre mon fils et moi. Il avait la diphthérie ; il est maintenant bien. Quant à moi, ce médicament m'a radicalement guéri d'une grande faiblesse que j'éprouvais depuis longtemps à la suite de la grippe et d'une toux qui datait de plus de cinq ans. Je n'ai jamais rien pris qui m'ait fait autant de bien. Ma femme en prend aussi en ce moment."

ATHENEE LOUISIANAIS

Concours littéraire de 1884.

PROGRAMME

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre, les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 15 juin 1884, jusqu'au 15 février 1885 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février ; ils seront écrits lisiblement que possible, sur papier écolier régié, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, si le jugé convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes :

POESIE FRANÇAISE ET ANGLAISE DAUX ETATS-UNIS ET DU CANADA.

Pour les hommes :

INFLUENCE D'UN GRAND CARACTERE, EN BIEN OU EN MAL, SUR LA DESTINEE DES DIFFERENTS PEUPLES.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER.
P. O. Box 3246.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

Vous avez le soin des "Hostetter's Stomach Bitters" ; ils aiment les forces de croissantes, redonnent de la vigueur au corps et rassérènent les esprit, ils permettent à l'organisme de se débarrasser des conséquences de fatigues excessives, finissent du ton aux organes digestifs, activant la foie quand il est inactif, excitent l'appétit et endorment repos. Ils se composent d'ingrédients salutaires dont les vertus sont connues de tout le monde. A vendre par tous les pharmaciens et les marchands en général.

THE NEW-ORLEANS BEE

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1837, nearly 50 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the French-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms :

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning :

Per annum, $3; six months, $1,50; three months, 75 cents.

Jugement des frères Ford et de leurs co-accusés.

Lorsque, l'heure nous talonnait, il nous a fallu mettre le dernier mot à notre compte-rendu de l'audience d'ouverture de cet important procès, la cour siégeait encore. A cinq heures du matin seulement, l'audience a été levée et reprise six heures plus tard ; à peine le temps laissé aux parties intéressées de prendre quelque repos des fatigues d'une séance ininterrompue de dix-huit longues heures.

A onze heures hier matin, le juge Baker est monté à sa tribune et les huissiers ont invité le public au silence. Les cinq accusés, Thomas J. Ford, Pat. Ford, Wm E. Caulfield, W. H. Buckley et John Murphy, sans l'escorte de députés-shérifs, ont été conduits à leurs places ; les avocats de la poursuite et ceux de la défense venant immédiatement après occuper les leurs.

Avant d'entamer les procédures, l'avocat de district a annoncé que des papiers avaient été trouvés sur la personne de Murphy après sa mort, lesquels relaient mis en sa possession de la sœur en temps opportun.

M. Braughn a demandé qu'il lui soit permis de connaître les noms des personnes nommées à comparaître comme jurés, c'est au droit accordé par la loi, a-t-il dit.

Le juge a nié que la loi accordât pareil droit, et la demande de l'avocat de la défense a été repoussée. M. Braughn insistant, néanmoins, le juge a refusé qu'il réclamait, en obtenu l'ostrol.

A ce moment, les trois jurés assermentés la veille, Léon Faas, jne., Owen McMahon et Frank Fardet ont fait leur apparition dans la salle d'audience, et l'interrogatoire des jurés a recommencé.

Nous nous bornons à donner les noms de ceux que l'Etat et la défense ont récusés pour des raisons de prévention ou d'incapacité prévues par la loi : Joseph Malton, C. S. Farrar, Robert Oertlen, Wm. Foster, George Nicholas, Hugh Reilley.

Aaron Peiser a été tenu longtemps sur la sellette, et, comme il a dit n'avoir aucune répugnance à punir de la peine de mort les accusés si leur culpabilité lui était démontrée, ou à les innocenter dans le cas contraire, il a été assermenté.

Sont réunsés : Wm Loft, Peter McKenna, Harris Hyman.

Bernard Garcia jr., dit qu'il se sent l'impartialité voulue pour juger les prévenus ; il prête serment.

Sont réunsés : John Dolhonde, Jos. Henri Lambert, John Darmody, John W. McDuff, John Maher, Philippe Fahnert, Elisée Noel, Edmond Jangel, Alex Leber.

La séance levée à 4 heures est reprise à 6.

Sont réunsés : Fred Winter, George Ronte, Abraham Fick, Charles Edgar, Francis O'Rourke, Terence Jacquet, Nicholas Siler, A. Claverie, Simon E. Kelly, Wm H. Jannis, Paul M Edwards, James N. Chouloglia jr., Julius Frank, Gaston Bayhi, Ernest Bernard, John T. Moore, jr, Alfred Duhlho, H. O Seixas, Geo. C. Prussian, Jacob Plank, Louis Lavisour, J. B. Dazet, Patrick R. Monissey, Leon Dorgues, Joseph Jacquet, Gus. Meyronne.

A onze heures, la cour s'est journée.

Pour que le lecteur sache exactement où en est le procès, nous dirons en terminant qu'il y a six jurés assermentés : MM. Léon Faas jne., Owen McMahon, Frank Fardet, Aaron Peiser, Bernard Garcia jne et George Ronte.

L'Etat a récusé péremptoirement 29 jurés ; il ne lui reste donc plus qu'une seule récusation. Il y a encore 42 récusations motivées.

Chacun des accusés a le droit de récuser 12 jurés sans raisons. Ist. Ford en a récusé 3 ; Caulfield, 4 ; Buckley, 3 et Murphy, 7.

Un monsieur a été condamné à 24 heures de prison pour mépris de cour. Il a déclaré qu'il aurait préféré cette peine relativement au crime.

Cour Civile de District.—

Les anciens ons de Francis A. Atkins et de M J Farrell ont été ouvertes hier.

Joseph H. Wellmeyer demande l'divorce de Julee B. Olivier actionne Le Breton & Villars en recouvrement de $185.

E. W. Huntington réclame à H. F. Ludwig la somme de $200.

Catherine Gamble demande une séparation de biens d'avec ceux de son époux, H. C. Back, dont les affaires financières sont embarrassées.

Cour Criminelle — Section A — Juge Roman—Les condamnations suivantes ont été prononcées hier par ce tribunal :

James Morris; vol : une année de réclusion.

J. J. Daly ou Sonny Daly ; larcin : deux années de travaux forcés.

Wm Davis et Joseph Johnson ; vol : six mois de travaux forcés, chacun.

Geo. Bird ; recélement d'objets volés : $6000 d'amende ou une année de travaux forcés. A défaut du paiement de l'amende, une année additionnelle de travaux forcés.

Section B—Juge Baker.

Le grand jury a trouvé fondée l'accusation formulée contre George Russell ou Galvin d'obtention d'argent frauduleusement.

Cour du recorder Sambola—

Une plainte a été déposée hier contre H. Donner qui, en compagnie de trois individus, a assailli et brutalisé frappé un nommé Eckenburg.

Un grand nombre d'Italiens ont été conduits en cour, accusés de faire du colportage sans licence ; chacun a dû payer une amende de $2 50.

Scène de désordre.—

A quatre heures et demie de relevée hier, une bagarre a eu lieu dans une chambre rue Magnolia, entre les rues Euphrosine et Calliope, bagarre à laquelle ont pris part cinq Italiens, Juliardo Rossi, Frank Tarmiano, Michele Rossi, Angelo Gelie et Normando Miguel. Tous, affolés par la colère, se sont jetés les uns sur les autres, poignards et pistolets en mains.

Un seul de ces assolés de sang, Juliardo Rossi, est resté sur le parquet gravement atteint par une balle de pistolet.

Les autres, inform